

LA GLOIRE POUR TOUT LE MONDE

de Anne-Sophie Nédélec

SYNOPSIS : De 1914 à 1918, *La Gloire pour tout le monde* suit le parcours de femmes engagées ou victimes collatérales de la guerre... Dans une société que les hommes, appelés au Front, ont désertée, elles sont peu à peu intégrées à tous les domaines : usines de munitions, travail des champs, hôpitaux, espionnage... mais se trouvent confrontées à la réticence de ces messieurs qui cautionnent difficilement de leur laisser de telles responsabilités... Oscillant entre drame et comédie, *La Gloire pour tout le monde* explore, sous forme kaléidoscopique, les diverses facettes d'une époque troublée.

PERSONNAGES :

YVONNE, patronne de l'usine
RENÉ, ouvrier
ROSE, paysanne
GEORGETTE, sa fille
LUCIENNE, paysanne
MADELEINE, infirmière
ISABELLE, infirmière
SUZANNE, infirmière
DR GENTY, médecin militaire
GABRIELLE, apprentie espionne
ALICE, espionne
UN SERVEUR
PRÉSIDENT DU CONSEIL
MINISTRE DE LA GUERRE
MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
SECRÉTAIRE
JOSEPH, ingénieur
EUGÈNE, poilu
MARIE CURIE
IRÈNE CURIE, sa fille
GERMAINE, ouvrière
BÉNÉDICTE, sa belle-fille
LISE, ouvrière syndicaliste
MARGUERITE, bourgeoise devenue ouvrière
MARTHA, réfugiée belge
TUEUR 1
TUEUR 2
KATHERINE, infirmière américaine
Dans l'idéal, les Ministres sont joués par des femmes et la secrétaire par un homme.

DÉCOR : multiple : une usine, un champ, un café, une cour de lycée transformé en hôpital militaire...

DURÉE : 1h15

Texte déposé à la SACD : pour toute représentation publique, faire une demande d'autorisation auprès de la SACD (www.sacd.fr Pôle utilisateurs-spectacle vivant)

Contact :

Mail : asophie.nedelec@gmail.com

Site : www.annesophienedelec.fr

TABLEAU 1 – L’USINE

3 août 1914

René balaie l’usine. Il est assez âgé et boite. Yvonne entre. Elle erre, les yeux perdus. René toussote ; Yvonne sursaute.

YVONNE : Oh ! René, vous êtes là ? L’usine est fermée, vous savez...

RENÉ : Je sais... Un dernier coup de balai et... (*Un temps ; ils restent tous les deux perdus dans leurs pensées.*) Monsieur est parti ?

YVONNE, *les larmes aux yeux* : Oui... Je l’ai accompagné à la gare. C’est fou tous ces hommes qui partent au front... On aurait dit une marée humaine qui se déversait sur les quais... (*Un temps.*) Il paraît qu’il faut en passer par là... N’empêche, j’ai peur...

RENÉ : Oh, ça sera pas long, madame. On n’en fera qu’une bouchée des Boches !

YVONNE : Vous croyez... C’est ce que tout le monde dit. Et pourtant... (*Elle soupire, découragée.*) Dire qu’il aura suffi d’assassiner Jaurès pour lever toutes les barrières pacifistes et mettre le feu aux poudres !

RENÉ : Vous savez madame la guerre était « inéluctable », comme ils disent dans les journaux...

YVONNE, *hausse les épaules avec une moue dubitative* : Enfin... Et vous René, qu’est-ce que vous allez devenir maintenant que l’usine est fermée ?

RENÉ : Je sais pas madame. C’est si brutal. J’ai commencé à me renseigner, mais c’est partout pareil : les usines ferment parce qu’il n’y a plus assez de main d’œuvre, alors pour les vieux abîmés comme moi, c’est la rue...

YVONNE : Je suis désolée.

RENÉ : C’est dommage. Si monsieur était resté, il aurait pu continuer à faire tourner l’usine...

YVONNE : Vous savez, je ne crois pas que la production de casseroles soit une priorité aujourd’hui. De toute façon, Marcel n’aurait pas imaginé rester ici les bras croisés alors que tous les hommes valides partent au front ! (*Amère :*) Patriotisme avant tout !

RENÉ : Hum... Et... À tout hasard... si vous aviez besoin d’un valet, je... ? (*Yvonne secoue la tête.*) d’un mécanicien... ?

YVONNE : Malheureusement...

RENÉ : ... jardinier... ?

YVONNE : Ah ! Écoutez, oui, mon jardinier est parti aussi et je... (*découragée :*) oui mais non... avec le départ de Marcel et la fermeture de l’usine, je ne peux pas me permettre...

RENÉ : Je comprends... je comprends... on est tous dans la même galère... c’est pas grave...

YVONNE : Écoutez, venez les mercredis. Vous taillerez, vous arroserez... Je vous donnerai un petit quelque chose, ce sera toujours ça en attendant de retrouver un vrai travail.

RENÉ : Merci madame, ça c’est vraiment gentil de votre part ! Vous êtes bien bonne...

YVONNE : Je fais ce que je peux. Comme vous dites, on est tous dans le même navire. Espérons qu’il arrive à bon port rapidement...

Noir.

INTERMÈDE 1

« L'Appel aux françaises » de René Viviani

VOIX OFF :

« Debout, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie.

Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille.

Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés !

Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime.

Tout est grand qui sert le pays.

Debout ! A l'action ! A l'oeuvre !

Il y aura demain de la gloire pour tout le monde ».

TABLEAU 2 – LA CAMPAGNE

Août 1914

Rose pose son harnais. Elle est harassée.

GEORGETTE, *off* : Maman !?

Georgette entre et tend une bouteille à sa mère.

ROSE, *saisissant la bouteille* : Merci.

Elle se laisse glisser à terre. Georgette s'assoit auprès d'elle.

GEORGETTE, *montrant une trace sur le visage de sa mère* : Qu'est-ce que tu t'es fait ?

ROSE : C'est le manche de la charrue. Il est trop grand pour moi ; il est taillé pour un homme. Résultat, à chaque fois que je butte sur une pierre, il me saute au visage !

GEORGETTE : Heureusement que nous avons encore le bourricot pour tirer...

ROSE : Il tiendra pas longtemps. Je l'ai mis à brouter là-bas... le harnais est adapté à un cheval mais vu qu'ils les ont réquisitionnés... C'est trop grand, ça le blesse, le bourricot...

GEORGETTE : Pauv' bête.

ROSE : T'as laissé les enfants seuls ?

GEORGETTE : Gabrielle a onze ans, elle est capable de surveiller les quatre petits...

ROSE : Et le bébé ?

GEORGETTE : Il dort. (*Un temps.*) Je vais te relayer. Tu as besoin de te reposer.

ROSE : C'est toi qui a besoin de te reposer.

Un temps.

GEORGETTE : J'ai peur pour mon Pierrot. Il paraît que les paysans sont envoyés en priorité au front.

ROSE : Qui t'a dit ça ?

GEORGETTE : La boulangère.

ROSE : Mais pourquoi ?

GEORGETTE : Je sais pas. Ils ont fait des catégories, je crois. Les ouvriers et les employés seraient affectés aux missions de soutien de l'armée, les paysans au front.

ROSE : Allons, ton Pierrot, c'est un malin, il se fera pas tuer comme ça !

Un temps.

GEORGETTE : On s'en sortira pas toutes seules.

ROSE : Ah ! Je sais ce que t'as derrière la tête ! Mais compte pas sur moi pour demander à la Lucienne. Cette salope et son mari sont des voleurs !

GEORGETTE : T'exagère...

ROSE : Quoi !? Je te rappelle qu'ils ont encore déplacé les bornes du champ mitoyen du nôtre il y a trois mois !

GEORGETTE : Ohff...

ROSE : Et ils vont nous grignoter encore combien d'hectares comme ça ? Moi je me laisserai pas faire !

GEORGETTE : Il paraît qu'à l'origine...

ROSE : Ouais ouais ouais... je m'en moque moi, de l'origine. Mon champ, c'est mon champ, et on n'y touche pas !

Un temps.

GEORGETTE : N'empêche qu'on ferait mieux de s'entraider...

ROSE : Plutôt crever !

Lucienne entre.

ROSE, *sarcastique* : Quand on parle du loup !

GEORGETTE, *coupant sa mère* : Bonjour Lucienne.

LUCIENNE : Bonjour... Vous... vous vous en sortez ?

ROSE : Et toi ?

LUCIENNE, *fond en larmes et* : Non... C'est trop dur. J'ai même plus de bête pour tirer la charrue et quand bien même je...

ROSE, *sarcastique* : C'est trop lourd pour tes petits bras, c'est ça ?

GEORGETTE, *lassée* : Maman... (*À Lucienne* :) Nous on a encore l'vieux bourricot. On peut te le prêter !

ROSE : Et puis quoi encore ?! La pauvre bête, elle est pas loin d'crever et tu veux l'achever pour cette... !

GEORGETTE : Maman !

ROSE : Pas question de prêter l'bourricot !

GEORGETTE : Eh ben je m'attèlerai à sa charrue avec elle !

ROSE : Mais enfin Georgette !

GEORGETTE : Maman, c'est la guerre ! La guerre avec les Allemands ! Si on continue à se faire la guerre entre nous, on n'est pas près de gagner contre eux !

ROSE : Mouais...

GEORGETTE : Nos hommes y se battent au front, mais si nous, on n'assure pas l'intendance à l'arrière, on est fichus !

ROSE : Mouais...

GEORGETTE : Le président du Conseil, Viviani, il a dit que c'était à nous, les femmes françaises, de remplacer aux champs les hommes partis au combat.

LUCIENNE : On voit que c'est pas lui qui tient la charrue...

ROSE : Eh ! Pour une fois, je suis d'accord avec elle...

GEORGETTE : N'empêche qu'on peut pas laisser la récolte pourrir sur pied.

LUCIENNE : C'est vrai, ça. Les grains sont murs, les tiges ploient... mais seule j'y arriverai pas.

GEORGETTE : Nous non plus.

ROSE : Qu'est-ce que tu dis ?!

GEORGETTE : La vérité. Tu es en train de te tuer à la tâche. Travaillons ensemble, on sera plus efficaces et on risquera moins de se blesser.

ROSE : Travailler avec cette feignasse, merci bien ! M'étonnerait qu'on soit plus efficaces !

LUCIENNE : J'suis pas une feignasse ! Mais vous, vous êtes une sacrée langue de vipère !

UNE VOIX D'ENFANT, *off* : Maman ! Maman !

GEORGETTE et LUCIENNE : Oui !? (*Elles se regardent et éclatent de rire.*)

ROSE, *amusée malgré tout* : C'est lequel ?

GEORGETTE et LUCIENNE : Le mien !

LA VOIX D'ENFANT : Victor s'est réveillé !

GEORGETTE : C'est le mien ! (*Elle se lève.*) Allez Lucienne, viens manger un morceau avec les enfants, on va voir comment on peut s'organiser... On les sauvera nos récoltes !

Georgette et Lucienne sortent.

ROSE : Ah ben voilà ! La vieille on lui demande plus son avis ! Et parce qu'on est en guerre avec les boches, on devrait faire la paix avec les voisins ! C'est la meilleure !!!

Noir.

INTERMÈDE 2

Bruitages d'obus au loin... des soldats se faufilent en ombres chinoises. Tirs de fusils... Le ciel rougeoye... Noir.

TABLEAU 3 – L'HÔPITAL

Novembre 1914

Madeleine, Suzanne et Isabelle entrent. Madeleine porte l'uniforme des infirmières de la Croix Rouge. De la pièce à côté parviennent des gémissements.

MADELEINE : ... donc l'intendance militaire se trouve débordée par l'afflux de blessés et a fait appel à la Croix Rouge et à toutes les bonnes volontés. Pensez, on balance près de cent mille obus par jour, d'un côté comme de l'autre, ça en fait des dégâts !

ISABELLE : C'est un ancien lycée ici, c'est ça ?

MADELEINE : Exactement. Les blessés arrivent du front par wagons entiers. Les hôpitaux militaires ne suffisent pas et l'armée a réquisitionné des bâtiments dans toutes les villes.

SUZANNE : J'ai entendu dire que depuis août, il y avait eu trois cent mille morts et six cent mille blessés.

ISABELLE : En seulement cinq mois, c'est terrible...

MADELEINE : Seule la Croix Rouge est en capacité de venir en aide à l'armée française. Mais nous avons beau être 23 000 infirmières, c'est loin d'être suffisant ! Nous comptons sur vous, les nouvelles recrues, pour nous seconder, sinon ces pauvres soldats ne s'en sortiront pas...

ISABELLE, *qui frémit à chaque gémissement qu'on entend derrière la porte* : Moi, madame, je me suis portée volontaire, mais je ne sais pas si... (*on entend un gémissement plus fort*) si je pourrai supporter ça...

MADELEINE : On va vous former à soigner, reconforter... et encaisser la douleur des autres. (*À Suzanne* :) Et vous, vous avez des connaissances en médecine ?

SUZANNE : Quelques rudiments d'infirmier, mais j'apprends vite ! Je suis heureuse d'être là pour apporter ma contribution et soulager nos soldats. Et puis... c'est un moyen de découvrir la vie !

MADELEINE, *intriguée* : C'est à dire ?

SUZANNE : J'avais hâte de quitter le foyer paternel, mais pas forcément envie de me marier... en tout cas pas tout de suite ! Là, je quitte mon père, - et avec sa bénédiction patriotique en plus ! - sans pour autant passer sous la coupe d'un autre homme !

Elles rient. Le médecin militaire entre et les toise.

Dr GENTY : Eh bien, au moins on s'amuse ici.

MADELEINE : Hum... Ces deux jeunes femmes viennent proposer leurs services.

Dr GENTY : Elles y connaissent quelque chose, au moins ?

MADELEINE : Les bases. Je les formerai.

Dr GENTY : Bien. De toute façon, nous n'avons pas le choix. L'afflux de blessés est tel que nous avons besoin d'un prompt renfort. Mais croyez-moi mesdames, ce ne sera pas une partie de plaisir ! Les blessures d'obus, c'est autre chose qu'un rhume des foies !

MADELEINE : Nous serons à la hauteur.

SUZANNE : Ce n'est pas l'enthousiasme qui manque ! Nous sommes de bonnes patriotes. C'est notre manière à nous de servir la France.

Dr GENTY, *observant Isabelle qui frémit à chaque gémissement de blessé* : Hum... nous verrons. Vous serez logées dans l'aile ouest du lycée. Soyez prudentes, la zone des combats n'est pas très loin. Je vais demander à ce qu'on vous conduise dans vos quartiers. (*Il appelle au-dehors* :) Simon ! Oh, Simon !

MADELEINE : Il paraît que les combats sont arrêtés...

Dr GENTY : Si l'on veut... les Allemands ont subi une série de défaites et, pour éviter de reculer plus, ils se sont enterrés dans des tranchées. Du coup, à chaque offensive de notre part, ces planqués nous tirent comme des lapins. Résultat, nous aussi nous sommes en train de nous enterrer et le front est bloqué. Mais croyez-moi, c'est pas pour autant qu'on arrête de se battre. C'est même pire que jamais... Les offensives, qu'elles soient allemandes ou françaises, ne donnent rien hormis des morts et des blessés. Les positions ne bougent pas.

MADELEINE : Vous pensez qu'on en a pour longtemps encore ?

Dr GENTY : Il y a deux mois, je vous aurais dit que c'était une question de semaines, il y a un mois, que c'était une question de mois, mais maintenant... je crois bien que c'est une question d'années...

Noir.

TABLEAU 4 – LES ESPIONNES

Janvier 1915

Gabrielle est assise à une table. Alice entre. Le garçon de café va vers elle et lui fait signe que Gabrielle l'attend. Alice la rejoint. Dans le brouhaha, on distingue peu à peu leur conversation.

GABRIELLE : ... je suis d'origine belge et je parle allemand...

ALICE : Excellent.

GABRIELLE : Dites-moi ce que je dois faire, je suis prête à m'engager.

ALICE : Vous savez que cela ne sera pas sans danger ?

GABRIELLE : Je suis d'une famille de militaires, et pour la première fois, moi, une femme, je peux donner un sens à ma vie comme mon père et mes frères.

ALICE : Bien. Nous avons besoin de femmes dans nos rangs. Surtout des femmes polyglottes. Les commandements veulent remplacer les hommes espions, plus facilement repérables que les femmes. Vous irez en formation à Folkestone en Angleterre.

GABRIELLE : En Angleterre ?

ALICE : Huit à dix jours. De là, vous rejoindrez l'Espagne et tenterez d'approcher le chef du service de renseignements allemand von Krohn.

GABRIELLE, *intriguée* : D'approcher ?

ALICE : C'est le terme qu'emploient mes supérieurs mais ne nous cachons pas derrière de vains mots : on vous demande d'être espionne... *et séductrice* !

GABRIELLE, *avec un sourire ironique* : Je comprends pour quel genre de mission ces messieurs de l'État major ont besoin de femmes dans leurs rangs !

ALICE : Êtes-vous prête à jouer ce « jeu » ? (*Avec un sourire entendu* :) Vous avez les atouts pour...

GABRIELLE : Eh bien...

ALICE : Les services secrets paient bien : quarante à cinquante francs par mois pour jouer les observateurs, et cinq francs par courrier transmis.

GABRIELLE : Ce n'est pas pour l'argent que je m'engage.

ALICE : Sans doute, mais ça aide. Cependant, réfléchissez bien. Il faut que vous soyez consciente que la plupart d'entre nous finiront mal : au pire, torturées, au mieux avec une balle dans la tête...

Un temps. Gabrielle hausse les épaules.

GABRIELLE : Je n'ai plus rien à perdre.

Un temps.

ALICE : Bien. Désormais, vous vous appellerez Gabrielle Aubert. Je vous ferai parvenir de faux papiers sous peu. (*Elle se lève pour partir.*)

GABRIELLE : Entendu. Comment pourrais-je vous contacter ?

ALICE : Mon « nom » est Alice Dubois. Ecrivez à l'adresse de ce café, on me transmettra... (*Elle désigne le garçon de café du menton, celui-ci fait un discret signe de connivence. Puis elle sort.*)

Noir.

TABLEAU 5 – LE CONSEIL DES MINISTRES

Janvier 1915

Une réunion du Conseil des Ministres. Brouhaha. Les ministres sont visiblement dans une discussion animée.

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Messieurs ! Messieurs, s'il vous plaît ! (*Les Ministres se taisent.*) Vous avez beau dire, il nous faut trouver une solution.

MINISTRE DE LA GUERRE : Pas les femmes ! Tout ce que vous voulez, mais pas les femmes !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Elles se sont pourtant bien débrouillées dans les campagnes pour assurer la moisson.

MINISTRE DE LA GUERRE : Dans les campagnes, c'est très différent. Une fois le mari revenu, elles retourneront à leur place. Mais dans l'administration, dans les usines !!!??

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Je comprends bien vos inquiétudes, mais en attendant, que proposez-vous ? Nous ne gagnerons pas la guerre si nous ne produisons pas plus de munitions, de camions, de canons, ou d'obus ! La vie à l'arrière aussi doit continuer ! Les services postaux sont totalement désorganisés, et ne parlons pas des transports...

MINISTRE DE LA GUERRE : Non mais vous imaginez : une femme conductrice de tramway !?! On aura tout vu !

PRÉSIDENT DU CONSEIL, *agacé* : En temps de guerre, on voit de tout, en effet !

MINISTRE DE LA GUERRE : Voyons, les femmes sont incapables de tenir des emplois à responsabilité !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Et pourquoi cher ami ?

MINISTRE DE LA GUERRE : Mais leurs nerfs ! Leurs nerfs ! Elles ne maîtrisent pas leurs nerfs. Il y aura des accidents à tous les coins de rue !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Quelle vision rétrograde, messieurs ! (*Le Ministre de la Guerre manque de s'étrangler.*) Les femmes sont tout à fait capables de tenir des emplois jusque-là réservés aux hommes.

MINISTRE DE LA GUERRE : Et le travail de force ? Qu'est-ce que vous en dites du travail de force ?

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Évidemment. La force est une chose qu'elle n'ont pas...

MINISTRE DE LA GUERRE : Et puis le problème n'est pas là ! Le vrai problème, c'est qu'elles vont prendre la place des hommes. Vous allez déséquilibrer la société. On les connaît, les bonnes femmes : il suffit qu'on leur donne la main pour qu'elles prennent le bras !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Mon cher, vous avez dû vous faire rouler par une cocotte pour craindre autant les femmes !

MINISTRE DE LA GUERRE, *au bord de l'apoplexie* : Monsieur, je ne vous permets pas !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Messieurs, messieurs... Je vous en prie...

MINISTRE DE LA GUERRE : Enfin, on marche sur la tête ! La guerre ne justifie pas toutes les mesures, et surtout les plus abracadabrantes !! (*Riant nerveusement* :) Des femmes postiers !? Des femmes cheminots ?! D'ailleurs, cheminots ? cheminotes... ? On ne saurait même pas comment les appeler !

Une secrétaire entre et leur dépose un café.

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Regardez-moi ça comme elles sont mignonnes ! (*Il commence à la tripoter.*)

SECRÉTAIRE, *gênée, rit nerveusement* : Oh monsieur !

MINISTRE DE LA GUERRE : Ah ! Qu'est-ce que je disais !? Les nerfs !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Je voudrais vous y voir...

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE, *tapotant la croupe de la secrétaire* : Et ça ne pourrait pas faire le travail d'un homme ?

SECRÉTAIRE, *riant jaune et n'osant pas trop protester* : Monsieur, s'il vous plait...

La secrétaire s'enfuit.

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Pour un défenseur de la cause des femmes, je vous trouve bien méprisant !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Oh ! Oh ! Oh !! Je vous rappelle que j'ai fait voter une loi permettant aux femmes d'être avocates et une loi sur le salaire de la femme mariée. On ne peut pas me soupçonner de mépris pour les femmes. (*Avec un petit sourire* :) Non... bien au contraire. Je voudrais les voir partout !

PRÉSIDENT DU CONSEIL, *affligé mais gardant son calme et détachant les syllabes* : Je vous rappelle que la France est totalement désorganisée. Et ce n'est pas la main d'œuvre envoyée des colonies ou les volontaires étrangers qui vont suffire !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Enfin c'est tout trouvé, nous avons déjà répondu à la question ! Les femmes sont là pour ça ! Ne perdons pas plus notre temps !

MINISTRE DE LA GUERRE : On marche sur la tête ! On marche sur la tête !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Je crois en effet que nous n'avons pas d'autre solution...

MINISTRE DE LA GUERRE : Alors ce ne sera pas sans conditions ! Il faut qu'après-guerre, les hommes puissent retrouver leur travail. Le moral d'un soldat tient dans l'espoir du retour, si on le lui sape, la guerre est fichue.

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Écoutez, nous pourrions peut-être trouver un compromis : prévenons les femmes que cette mesure est temporaire et qu'elles devront rendre les emplois dès que la guerre sera terminée.

MINISTRE DE LA GUERRE : Ce ne sera pas suffisant. Une bonne femme, on lui donne ça (*il montre sa main*) et elle prend...

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE, *montrant son bras* : ... ça ! Oui, on sait. (*Grivois* :) Avouez-le, ce n'est pas toujours désagréable... !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Attendez ! Attendez ! J'ai une idée ! C'est simple : donnons la priorité aux épouses, aux filles ou aux sœurs des fonctionnaires. Elles seront forcément plus enclines à rendre le travail aux membres de leur famille à la fin de la guerre...

MINISTRE DE LA GUERRE : C'est ça, octroyons-leur aussi l'autorité paternelle tant qu'on y est !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Mais il me semble que cela va de pair : les hommes étant au front, autorisons les femmes à acquérir les droits attachés à leurs maris, et notamment l'autorité sur les enfants.

MINISTRE DE LA GUERRE : Et pourquoi pas le droit de vote, hein ?! Ça commence comme ça et puis...

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Là n'est pas la question ! De toute façon, dès lors que nous sommes en état d'urgence, le peuple n'a pas à s'exprimer...

MINISTRE DE LA GUERRE, *rigolard* : On marche sur la tête !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Il n'empêche, messieurs, qu'il faudra bien nous résoudre à inciter les industriels à faire appel aux femmes dans les usines... C'est le seul moyen pour que notre économie continue à tourner !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Remarquez, ils y trouveront leur compte : de la main d'œuvre non qualifiée, ça se paie toujours moins cher... d'autant que nous avons voté un assouplissement des mesures sociales : augmentation de la durée légale du temps de travail, suppression de la réglementation du travail de nuit... c'est tout bénéfice !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Vous êtes d'un cynisme... !

MINISTRE DE LA GUERRE : Ah mais les femmes seront contentes. Voler le travail des hommes, c'est voler le *salaire* des hommes !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Je vous rappelle que beaucoup de femmes ont sombré dans la misère après le départ de leur mari, elles auront là un moyen de survivre et de nourrir leurs enfants.

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Je sais, je sais... l'allocation que nous versons aux familles de soldats mobilisés est malheureusement trop faible. Mais où trouver l'argent ?

MINISTRE DE LA GUERRE, *rigolard* : On marche sur la tête ! On marche sur la tête !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Allons, nous n'avons pas le choix !

MINISTRE DE LA GUERRE : Remarquez, au moins, travailler les occupera, sinon je ne donne pas cher de la moralité publique !

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Que voulez-vous dire ?

MINISTRE DE LA GUERRE : La femme est par essence faible. Avec la séparation des couples, nous allons droit à la généralisation de l'adultère. On les connaît, on les connaît, les bonnes femmes ! Elles sauteront sur le premier venu si leur bonhomme n'est pas là pour un bon ramonage régulier !

PRÉSIDENT DU CONSEIL, *choqué* : Messieurs ! Enfin... Un peu de décence ! Revenons à nos moutons. Pouvons-nous encourager le travail des femmes oui ou non ?

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Évidemment ! C'est notre seule issue pour sortir de l'impasse économique.

PRÉSIDENT DU CONSEIL : Je vous préviens, il faudra vaincre la méfiance des industriels !

MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE : Imprimons des circulaires, ouvrons des bureaux d'embauche...

MINISTRE DE LA GUERRE : On marche sur la tête ! On marche sur la tête !

Noir.

INTERMÈDE 3

Février 1915

VOIX OFF : En ce début d'année 1915, le gouvernement appelle chacun et chacune à se mobiliser pour l'effort de guerre. Que tous apportent leur pierre à l'édifice et le monstre allemand agonisera bientôt sous nos coups !

TABLEAU 6 – L’USINE

Juillet 1915

René, un grand tablier autour de la taille et un arrosoir à la main. On sonne. René ouvre. Joseph, en costume de poilu, se présente.

JOSEPH : Je viens voir Madame Pellegrin.

RENÉ : Ah...

JOSEPH : Elle est là ?

RENÉ : Euh... oui... Je... Bon...

JOSEPH : Oui ?

RENÉ : Ben... heu... je vais la prévenir... ?

JOSEPH : Oui, merci.

A ce moment-là, Yvonne entre.

YVONNE : On a sonné, René ?

RENÉ : Oui madame...

YVONNE : Oh, bonjour monsieur.

René s'éloigne mais laisse traîner une oreille.

JOSEPH : Joseph Jacquemond. J'ai reçu un ordre d'affectation à votre usine.

YVONNE : C'est cela. Mon mari possédait cette usine de casseroles. J'ai souhaité l'aménager en usine de munitions pour participer à l'effort de guerre.

JOSEPH : Bien.

YVONNE : Évidemment, je n'y connais rien. J'ai donc écrit au Ministère de la Guerre pour expliquer mon projet et la nécessité d'avoir un ingénieur mis à disposition pour transformer l'usine.

JOSEPH : Au vu de la situation, la réponse a dû être rapide.

YVONNE : En effet, du jamais vu pour un organe administratif ! Et donc vous voilà. C'est parfait. Mais... cela n'a pas l'air de vous réjouir. Pourtant vous échappez ainsi aux horreurs des combats.

JOSEPH : Oui. De ce point de vue là, c'est une bonne chose. Ce qui l'est moins, c'est de se faire traiter de planqué ou de pistonné !

YVONNE : Mais enfin, c'est ridicule ! Vous participez à l'effort de guerre, et de manière sans doute plus efficace qu'en chair à canons.

JOSEPH : Peu importe, de toute façon je n'ai rien à dire, c'est un ordre de mes supérieurs. Il n'empêche que les regards de mes camarades en disaient long lorsque j'ai quitté le front, et que ça ne va pas s'arranger lorsque j'aurai repris l'habit civil...

www.annesophienedelec.fr, page “Contacts et commandes” > “Pièces longues”